

Le jeudi saint, la magnifique place de Saint-Pierre est couverte d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, d'étrangers, de paysans et de pèlerins, qui tous viennent avec ferveur, pour recevoir la bénédiction du chef de l'Eglise universelle. L'armée est rangée en bataille ; tout le corps diplomatique est là ; midi sonne . . . Le sacré-collège paraît aux balcons de la face du monument, autre gigantesque création de l'auteur du *Jugement dernier*. Sa Sainteté paraît . . . Un silence auguste et solennel règne bientôt parmi la foule, qui bourdonnait l'instant d'avant avec un bruit semblable à celui des flots de la mer. Tous s'agenouillent, enfants et soldats, ambassadeurs et pèlerins, mécréants et fidèles, et la voix vénérable du vicaire de Jésus-Christ prononce le fameux *Urbi et orbi* . . . Comme un bon père qui bénit ses enfants. Sa Sainteté étend ses bras sur la ville sainte et sur le monde entier, et des paroles d'amour et de paix sortent de sa bouche, en appelant les faveurs du ciel sur tous les hommes, ses enfants.

Alors le canon du fort Saint-Ange tonne avec fracas ; les campanilles de la basilique s'agitent avec impétuosité, et les voix de bronze qu'ils cachent à tous les yeux semblent étonner un concert en l'honneur du maître du monde . . . La musique militaire s'unit à l'harmonie des carillons religieux, et suit la large mesure que les canons battent avec majesté au bord du Tibre, dont les eaux blondes frémissent . . . Ce moment est sublime, c'est le mot ; il communique à tous ceux qui ont le bonheur d'en être témoins une sensation extraordinaire et ineffable. L'homme le plus insensible se sent ému ; et pourquoi le cacherais-je ? de douces larmes ont humecté ma paupière lorsque j'ai entendu la voix de Grégoire XIV, et que j'ai vu sa main pacifique et paternelle s'étendre vers nous tous pour nous bénir. Il me semblait entendre et voir l'auteur de mes jours, éperdu, je reçus ses derniers embrassements et ses dernières bénédictions ; au moment de mon départ pour cette Rome, le rêve et le but de mes études musicales depuis ma plus tendre jeunesse.

La foule, après que le pape est rentré dans la basilique, se précipite à son tour dans l'intérieur du monument, avide qu'elle est de voir de plus près et son souverain et son père spirituel. Lorsque Sa Sainteté se dirige vers le chœur, douze trompettes placées au-dessus de la porte d'entrée sonnent des fanfares. Cette musique, quoique écrite d'un style peu digne sous le rapport religieux, ne laisse pas de produire un certain effet, à cause surtout de la situation pittoresque où sont placés les exécutants.

Après avoir fait sa prière, le pape porte le Saint-Sacrement dans le tombeau de la chapelle Pauline, ainsi dénommée parce que Paul V (Borghèse) fut son fondateur. Cette chapelle est éblouissante de clarté. Là encore la main de Michel-Ange a tracé non seulement de grandes fresques que le temps, et plus encore la fumée de trois mille bougies, ont fait disparaître presque entièrement, mais aussi c'est à elle qu'elle est redevable de la disposition admirable de cette myriade de lumières qui entourent le tombeau du Christ d'une auréole toute céleste.

A lieu ensuite la Cène sainte. Le pape, déposant sa tiare et ses habits de pontife, revêt ceux d'un simple ecclésiastique ; et, d'une humble main, il lave les pieds à douze pauvres prêtres choisis parmi ceux des différentes nations du monde chrétien, qui sont présents à Rome. L'agneau paschal est mangé par ces lévites figurant les apôtres. La munificence papale les gratifie de toutes les vaisselles d'argent qui leur ont servi, et joint à cette offrande le don d'une petite somme qui met à même chacun d'entre eux de soulager à son tour d'autres chrétiens encore plus indigents.

Mais le jour du vendredi saint est arrivé . . . Les portes de toutes les églises sont ouvertes . . . Plus de lampe, ce symbole de la foi qui veille et prie, qui soit allumé. Les tabernacles sont déserts . . . la croix est voilée . . . les autels sont veufs de leurs